



HAL
open science

**Recension : Tara Zahra, The Lost Children.
Reconstructing Europe's Families After World War II,
Cambridge (Harvard University Press) 2011, XI–306 p.,
ISBN 978-0-674-0824-9, GBP 29,95. rezensiert
von/compte rendu rédigé par Fabrice Virgili, Paris**
Fabrice Virgili

► **To cite this version:**

Fabrice Virgili. Recension : Tara Zahra, The Lost Children. Reconstructing Europe's Families After World War II, Cambridge (Harvard University Press) 2011, XI–306 p., ISBN 978-0-674-0824-9, GBP 29,95. rezensiert von/compte rendu rédigé par Fabrice Virgili, Paris. Francia-Recensio, 2012, 2. halshs-01939880

HAL Id: halshs-01939880

<https://shs.hal.science/halshs-01939880>

Submitted on 29 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tara Zahra, *The Lost Children. Reconstructing Europe's Families After World War II*, Cambridge (Harvard University Press) 2011, XI–306 p., ISBN 978-0-674-0824-9, GBP 29,95.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Fabrice Virgili, Paris

Avec le premier conflit mondial et le génocide des Arméniens, les enfants apparaissent progressivement comme la quintessence de la victime de guerre. Au cours des années 1920, la SDN, comme d'autres nouvelles organisations, met en avant la protection et le droit des enfants en temps de conflit. Cette sensibilité nouvelle est vite confrontée à d'autres crises. D'Espagne, arrivent en France près de 80 000 enfants fuyant la guerre civile, puis le franquisme. En Allemagne, les violences nazies poussent de nombreux juifs allemands à mettre leurs enfants à l'abri à l'étranger. Les *Kindertransporte* permirent à 18 000 enfants juifs de quitter le *Reich* avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Alors, des centaines de milliers d'autres enfants furent déplacés à titre préventif des zones menacées par les combats ou les bombardements, en France et en Grande-Bretagne. Six années plus tard, en 1945, 13 millions d'enfants étaient orphelins d'au moins d'un de leurs parents, 300 000 environ étaient perdus en Europe, »non accompagnés« et ignorant parfois tout de leur propre identité.

Tara Zahra dédie sa remarquable étude à des enfants perdus. Les histoires, parmi d'autres, de Ruth-Karin, 13 ans, qui doit se séparer de sa mère pour pouvoir émigrer aux États-Unis, d'Hana, 7 ans, »germanisée« pendant l'occupation de la Tchécoslovaquie et accueillie par la foule lors de son retour à Prague en avril 1947, ou de Paulette, née en France de parents juifs polonais, confiée en 1943 à une famille française, puis déchirée après-guerre entre ses parents adoptifs et l'Œuvre de secours aux enfants juifs (OSE), rappellent que derrière la multitude de ces enfants se cachent des histoires individuelles, toujours uniques. Nul pathos néanmoins dans ces récits qui viennent à chaque fois souligner la complexité des enjeux et le croisement des intérêts: personnels, politiques, nationaux. Alors que »l'intérêt de l'enfant« devient progressivement l'argument suprême, Zahra souligne combien celui-ci peut être envisagé sous différents angles, en fonction de ce que l'on est: psychologue américain, militant sioniste, ministre tchèque, militaire britannique, démographe français, parent adoptif allemand.

La reconnaissance des enfants comme victimes de guerre par excellence (chapitre 1) ne signifie pas pour autant qu'il y ait accord sur la façon de leur porter secours. L'auteure souligne comment deux principes s'opposent assez rapidement. Les uns, fortement influencés par les travaux des psychanalystes Anna Freud, Wilfried Winnicott et John Bowlby à partir de leurs observations des enfants britanniques évacués des zones urbaines dès 1939, privilégient l'approche individuelle et le cadre familial comme meilleure structure d'accueil. Les autres, du côté du mouvement sioniste et des pédagogues socialistes, privilégient un cadre collectif, seul à même de rééquilibrer la corruption

morale provoquée par l'univers mortifère, du ghetto pour les uns, des combats et des occupations pour les autres.

En évoquant un véritable «Plan Marshall psychologique» (chapitre 3), Tara Zahra montre combien l'éclatement des familles fut perçu comme l'un des grands traumatismes de la guerre. L'UNRRA (United Nations Relief and Rehabilitation Administration) eut pour principale charge de rapatrier les personnes déplacées afin de réunir les familles. S'impose alors l'idée que la reconstruction des familles détruites par le nazisme constituera le nouveau rempart contre le totalitarisme. Parée de toutes les vertus, la famille doit également permettre aux hommes de retrouver leur autorité perdue et aux femmes le chemin d'une vertu menacée par les déplacements et l'affaiblissement de la tutelle exercée par le père. Mais bien que l'approche individuelle et psychologique emporte au sortir de la guerre, il fallait d'abord savoir de quelle nationalité étaient tous ces enfants.

Car, le droit à une nationalité, inscrit peu après dans la déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, se trouvait tiraillé entre un idéal universaliste et des tensions nationalistes qui traversaient le continent en ruine. Qui sont les enfants emmenés de Pologne, de Tchécoslovaquie ou de Yougoslavie pour germanisation, ou les enfants juifs recueillis dans des familles chrétiennes? Où se trouvent les foyers de ces enfants déracinés, soit pour échapper à la mort dans le cas des Juifs, ou, au contraire, pour renforcer le *Volk* des autres? Les réponses varient selon les pays et le moment. Ainsi, la grande qualité de ce travail consiste justement à proposer une comparaison entre les différentes politiques menées – pourtant partout soucieuses de renforcer l'homogénéité nationale de leur pays en reconstruction.

La France (chapitre 5) se distingue par sa volonté d'attirer les jeunes et les moins jeunes sur son sol. Obsédée depuis le premier conflit mondial par son déficit démographique vis-à-vis de l'Allemagne, la France voit dans les enfants perdus d'Europe un butin riche de promesses d'avenir. L'ordonnance du 19 octobre 1945, facilitant l'acquisition de la nationalité française pour les enfants nés à l'étranger ou hors mariage et la République, devait accélérer l'assimilation d'enfants, qu'ils fussent ou non nés d'un parent français. Finalement, tandis que l'Allemagne voyait partir à contre-cœur les enfants de son sol, et que la France connaissait manifestement une forte et durable croissance démographique à travers le baby-boom, cet enjeu passa au second plan. Quoique difficile à évaluer, le gain démographique de cette politique devait finalement se révéler modeste.

La situation fut tout autre en Tchécoslovaquie (chapitre 6) où la recherche et le rapatriement des enfants enlevés par les nazis pour germanisation se firent simultanément à la politique d'expulsion des Allemands de Tchécoslovaquie comme d'une grande partie de l'Est de l'Europe. Que faire alors des 150 000 enfants de couples mixtes germano-tchèques? L'auteure souligne la contradiction fondamentale entre la volonté d'épurer toute trace de germanité et celle de conserver la moindre goutte de «sang tchèque» pour la petite nation en reconstruction. L'homogénéité nationale primait au point de considérer les rescapés juifs de Tchécoslovaquie comme Allemands s'ils avaient été inscrits comme tels lors du recensement de 1930. Face aux protestations de leur communauté, la citoyenneté tchécoslovaque leur fut accordée, comme elle le fut à la plupart des couples mixtes dont la moitié put

finalement rester dans le pays.

Lorsque la guerre froide redessina, à partir de 1947, la carte de l'Europe, la question des enfants perdus n'était pas encore réglée. Assez logiquement, ceux-ci devinrent aussi un enjeu entre les deux blocs en formation. Dans les deux derniers chapitres, Zahra, montre avec brio combien l'humanitaire, la politique et la diplomatie s'entremêlèrent dès lors. Par l'exemple de la Pologne, où les enfants non juifs constituaient 75% des enfants non accompagnés gérés par l'UNRRA, on perçoit comment une politique privilégiant d'abord le rapatriement des enfants vers leur foyer fut réorientée en fonction des tensions croissantes entre communistes et anti-communistes. Les premiers voyaient dans le refus de revenir en Pologne une trahison et dans l'émigration vers l'Amérique du Nord une «nouvelle traite esclavagiste»; les seconds, en s'appuyant sur les théories d'Anna Freud, privilégiaient «au nom de l'intérêt de l'enfant» le maintien dans des familles d'accueil à l'Ouest.

La rupture avec la politique menée jusque-là par l'UNRRA, puis son successeur l'Organisation internationale de réfugiés (OIR), fut consommée en 1950, lorsque les Américains décidèrent de confier à une commission, désormais sans représentant des pays d'origine, les décisions concernant les derniers enfants encore en attente de rapatriement.

Les tensions et enjeux, à propos de l'enfance dans l'immédiat après-guerre, conduisirent à des évolutions pour le moins contradictoires. D'un côté, la déclaration des droits de l'enfant de 1949 insistait sur l'unité familiale, la place prépondérante du père et le droit à l'amour maternel; de l'autre, les pratiques d'adoption internationale étaient profondément modifiées. L'International Social Service en devint la principale agence, favorisant le transfert de milliers d'enfants coréens et vietnamiens suite aux guerres qui avaient éclaté dans ces pays. Femmes et enfants n'étaient plus considérés comme des êtres humains indépendants mais comme de vulnérables et innocentes victimes à protéger, plus malléables, aussi, à accueillir. On oubliait le cas échéant que des enfants parfois se trouvaient du côté des bourreaux qui avaient dénoncé, maltraité ou assassiné des enfants comme des adultes. L'auteure rappelle justement de telles situations dont on ne parle pas souvent du fait de l'extrême victimisation de l'enfance.

Cette étude montre combien les craintes formulées envers cette génération sortie du fracas des combats se révélèrent exagérées. L'Europe des années 1950–1960 ne fut pas en proie à la violence juvénile. En revanche, l'enfance et le regard social porté sur les enfants furent profondément transformés par le temps de la guerre. À côté des changements démographiques, économiques et politiques qu'a connus le continent, on ne pourra plus oublier que la reconstruction de familles fut aussi l'occasion de remodeler chaque foyer et chaque nation.

Tara Zahra, en retraçant les parcours individuels et les déplacements collectifs, en analysant les politiques des associations internationales comme celles des gouvernements, et enfin, en observant les ruptures, du fait de la guerre froide et des politiques mises en œuvre, dessine une carte inédite et ô combien importante de l'Europe d'après-guerre. Perdus, ces enfants furent proclamés victimes universelles, retrouvés, ils devaient revenir à chaque nation ou à chaque bloc.